



## Françoise Huguiet



# "SUR LE TERRAIN, UNE PHOTOGRAPHE GAGNE À ÊTRE UNE FEMME"

Par PASCALE FREY

De son enfance indochinoise et mouvementée jusqu'au Mali, en passant par les podiums du monde entier, la photographe a rapporté des trésors et une audace à toute épreuve. A voir et à lire.

Françoise Huguiet photographie son époque avec une curiosité débordante : un long séjour en Sibérie dont elle a failli ne pas revenir tant elle s'y plaisait ; le Mali, qu'elle considère comme sa seconde patrie ; les défilés de mode, qu'elle détourne à sa guise, décapitant volontiers une top model si elle trouve ses chaussures plus intéressantes que son visage. Indépendante, Françoise Huguiet l'est. Farouchement. Une impression d'être différente qu'elle explique ainsi : alors qu'elle vivait en Indochine avec ses parents, elle fut enlevée, avec son frère, par les Viêt-minh. Huit mois embrigadée par les révolutionnaires. Cet épisode déterminera sa vocation, son désir de raconter le monde, son monde. Aujourd'hui, Françoise Huguiet publie son autobiographie,

« Au doigt et à l'œil » (Sabine Wespieser), tout en préparant la rétrospective que la Maison européenne de la photographie lui consacre du 4 juin au 31 août.

**ELLE. RACONTEZ-NOUS VOTRE ENLÈVEMENT...**

**FRANÇOISE HUGUIET.** Mon père dirigeait une plantation de caoutchouc. J'avais 8 ans, ma famille était invitée à une fête. Là-bas, on projette un western : lorsque des coups de feu éclatent, on croit que ce sont ceux des cow-boys. Mais nous voilà encerclés et attaqués. Il y aura quatorze morts. Comme c'est la débandade, ma mère pense que nous avons réussi à nous échapper. Mais je suis cachée sous le bar, mon frère se trouve dans la cuisine. Les Viêt-minh nous embarquent.

**ELLE. AVEZ-VOUS ÉTÉ MALTRAITÉS ?**

**F.H.** Pour mon frère, cela a été plus dur que pour moi. Il a été pendu par les pieds, on lui a appris le maniement des armes. Moi, j'étais la seule enfant fille du camp et je restais dans les cuisines avec les femmes. Le matin, nous avions des cours de français, de vietnamien,

CYRIL ZANETTACCI





de cambodgien et de maths. Le commissaire politique avait fait ses études en France et tenait à ce qu'on continue l'école. Il pensait nous envoyer en Russie pour poursuivre notre formation. Il a heureusement changé d'avis et, après huit mois de captivité, nous avons été libérés. Mon père adorait l'Indochine, mais il a compris que ce n'était plus possible de rester.

#### **ELLE. EN QUOI CES ANNÉES ONT-ELLES ÉTÉ DÉTERMINANTES POUR VOUS ?**

**F.H.** A Paris, j'avais le sentiment de ne pas être comme tout le monde, d'avoir connu une autre culture, et cette aventure m'a rendue plus forte. Cela m'a procuré aussi un sentiment d'invincibilité.

#### **ELLE. VOUS AVEZ DÉBUTÉ COMME PHOTOGRAPHE DU DIMANCHE.**

**F.H.** J'étais passionnée par le cinéma et je pensais préparer l'Idhec. Mais j'en avais assez des études, alors j'ai laissé tomber. Un couple d'amis faisait de la photo. Je me suis acheté un appareil pour les suivre dans leurs pérégrinations. Je ne savais même pas que c'était un métier. D'ailleurs, ma mère a cru toute sa vie que j'étais en vacances ! M'étant disputée avec mon père à propos de l'Algérie (j'étais pour l'indépendance, pas lui), j'ai décidé de voler de mes propres ailes et j'ai trouvé un petit boulot dans un laboratoire. Enfermée toute la journée dans une chambre noire, j'ai appris les pellicules, le développement... cela m'a beaucoup servi. J'ai développé les photos de Sarah Moon, d'Irving Penn...

#### **ELLE. QUAND EST-CE DEVENU UNE PASSION ?**

**F.H.** Je continuais à faire des photos le week-end : des paysages, des statues, de l'architecture. J'avais la trouille du genre humain. Puis je suis devenue iconographe pour une encyclopédie qui n'a jamais paru. J'approchais ainsi la photo par un autre biais. Mais la révélation, ça a été les photos de Guy Bourdin dans « Vogue ». Je l'ai vu travailler, j'ai développé ses films. C'était un grand technicien, qui a toujours méprisé la photo, mais il avait un talent extraordinaire.

#### **ELLE. COMMENT AVEZ-VOUS COMPRIS QUE CELA POURRAIT ÊTRE UN MÉTIER ?**

**F.H.** J'ai d'abord fait un voyage dans l'ex-Yougoslavie avec mon mari. Un périple amoureux et un délice professionnel ! De retour à Paris, une amie

## **“DES REPORTAGES EN AFRIQUE AUX DÉFILÉS DE MODE, JE PHOTOGRAPHIAIS TOUJOURS DES TRIBUS ! JE JOUISSAIS D'UNE TOTALE LIBERTÉ.”**

de pension, qui travaillait comme iconographe au magazine « 100 Idées », m'a présentée au directeur artistique. C'était un journal baba cool, qui ouvrait sur un reportage de quinze pages. Mon mari, architecte, voyageait beaucoup, je le suivais. Je faisais des sujets sur l'art populaire, la décoration des cyclo-

pousse à Djakarta, la civilisation du bambou. Je les vendais et je pouvais repartir. En 1981, je me suis présentée au directeur de la photo de « Libération », Christian Caujolle. Ce fut le début d'une longue collaboration. J'ai travaillé avec des journalistes hors pair : Serge Daney, Michel Cressole, Gérard Lefort, Jean Hatzfeld...

#### **ELLE. DU REPORTAGE À LA MODE, IL Y A UN SACRÉ FOSSÉ. COMMENT L'AVEZ-VOUS FRANCHI ?**

**F.H.** J'étais en reportage au Japon et Serge Daney devait interviewer Issey Miyake, Rei Kawakubo et Yohji Yamamoto. Je les ai photographiés. Plus tard, Miyake m'a invitée à son défilé, à Paris. Et voilà. Au fond, de l'Afrique à la mode, je photographiais toujours des tribus ! Je jouissais d'une totale liberté. Je pouvais couper les pieds, les jambes. Ce qui m'intéressait, c'était la lumière sur le tissu, la forme et la création

d'un vêtement. J'ai des souvenirs merveilleux : Christian Lacroix, dont j'ai photographié les défilés pendant vingt-cinq ans, jusqu'au dernier. Il y avait à l'époque une imagination féroce. Je me souviens d'Iman torse nu, un singe dans les bras, au défilé Mugler. Et Gaultier faisant défiler une Björk encore inconnue. Pour ce défilé polaire, il s'était d'ailleurs inspiré de mon livre sur la Sibérie.

#### **ELLE. QUELS SONT VOS MEILLEURS SOUVENIRS ?**

**F.H.** La Sibérie, justement. En 1990-1991, période du putsch à Moscou, c'était la débandade, tout était possible. Il y a eu une année de liberté totale. J'ai passé des mois magnifiques là-bas. Mais j'ai aussi été bouleversée par l'Afrique du Sud et par le Mali, bien sûr, ma seconde patrie. Ce pays a constitué un nouveau départ alors que j'étais en perte de vitesse.

#### **ELLE. ÊTRE UNE FEMME DANS CE MÉTIER, EST-CE UN HANDICAP ?**

**F.H.** Pendant longtemps, en tant que femme, j'ai eu peur de me faire égorger et violer. Parfois, je dormais avec une armoire devant la porte. Même en France, c'était un handicap car j'étais moins prise au sérieux. Mais, sur le terrain, on y gagne. Par exemple, en Inde, dans une famille, on me mettait du côté des femmes, mais je pouvais aussi rendre visite aux hommes. Alors que l'inverse est impossible. Un homme ne pourrait pas photographier des femmes torse nu au Mali, par exemple.

#### **ELLE. ET CÔTÉ VIE PRIVÉE, ÇA N'A PAS ÉTÉ TROP COMPLIQUÉ ?**

**F.H.** Si j'avais eu des enfants, je n'aurais pas pu voyager comme ça. Mais mon mari m'a beaucoup poussée, encouragée. Quand, parfois, j'étais découragée devant des reportages refusés, il me rétorquait : tu ne sais pas faire autre chose.

#### **ELLE. Y A-T-IL UNE PATTE HUGUIER ?**

**F.H.** J'essaie de me trouver en décalage. En ce moment, je fais un reportage sur les jeunes influencés par la Corée. J'ai lancé un casting sur Facebook. Ils ont tous des lentilles et des appareils dentaires parce que c'est la mode. Plus je vieilliss, plus ces trucs-là m'intéressent. Et le dernier boulot que j'ai adoré, c'est un reportage sur les familles qui vont habiter à côté des futures gares de métro du Grand Paris. Je suis tombée, par exemple, sur un pavillon qui ressemblait à une boîte de nuit, et le jardin à celui du facteur Cheval. J'ai très envie d'y tourner un roman-photo, en vidéo. Un copain m'a dit l'autre jour : « C'est incroyable, tu es une ado ! »